

Monique Pavillon

Pourquoi tant d'histoires ? T. Combe (1856-1933) ou la mesure des possibles d'une romancière et journaliste dans la Suisse de la Belle Epoque

Il arrive, parfois, qu'on éprouve le sentiment de s'être égaré dans le chaos du monde, de s'être perdu de vue... ou, comme disent certains, d'avoir laissé filer son identité. Ce fut manifestement le cas de la romancière et journaliste Adèle Huguenin (1856-1933), entrée dès 1879 dans le champ littéraire romand sous le pseudonyme de T. Combe. Quelque trente ans plus tard en effet, cette ancienne institutrice, fille d'un couple qui façonne à domicile des pièces pour l'horlogerie des Montagnes neuchâteloises porte sur son parcours un regard déconcerté :

J'aurais besoin d'écrire encore un roman, cela me ferait du bien. Au fond je n'aime que cela, la vie fictive dans un roman qu'on lit ou que l'on compose. [...]. Il y a un torrent qui est encore en moi, emprisonné. A quoi aura-t-il servi ? A m'emporter vers les plus grandes erreurs de ma vie. Comprendrai-je un jour ces incohérences, ces lignes coupées, ces faux départs, ces facultés très spéciales, sans emploi ? [...]. Il y a comme une méprise là-dessous, dirait-on¹.

On sait pourtant, entre autres grâce au récent et beau catalogue consacré à cette auteure par Caroline Calame², que T. Combe est alors au faite de sa renommée, et qu'elle possède depuis peu une vaste et majestueuse demeure au-dessus du Locle, sa ville natale. Comme on a pu prendre la mesure de son caractère bien trempé, finement mis en scène par Suzy Doleyres dans son bien nommé roman : Il est grand temps de rallumer les étoiles³.

Comment diable se fait-il, alors, que cette personnalité tout d'un bloc, dirait-on, soit troublée au point de confier son désarroi au papier ? Et quel est l'objet de son tourment, la nature de ces « facultés très spéciales sans emploi », de ces « faux départs », de cette « méprise » écrit-elle, afin de donner un nom au mauvais tour que lui aurait joué la vie ? « J'aurais besoin d'écrire encore un roman... », déclare T. Combe en préambule, « au fond je n'aime que cela, la vie fictive dans un roman qu'on lit ou que l'on compose. » De toute évidence, il s'agit bien ici de littérature, sa passion de jeune fille, puis la citadelle investie de tous ses espoirs et de son acharnement à y faire sa place. Et qui a consulté son journal intime et ses correspondances de jeunesse connaît sa frénésie de lectures, son imaginaire exubérant et son rêve de composer, un jour, des romans « à la Balzac ». Mais aussi, moins attendue peut-être, sa propension à se montrer ironique, voire irrévérencieuse envers certaines convenances sociales ou morales qu'elle juge alors étroites, pesantes ou franchement hypocrites.

Or, c'est bien cette capacité critique qui sous-tend les récits de T. Combe au cours des premières années de ses activités littéraires. Une période où se dessinent les

facettes de son talent que, pour ma part, je considère comme les plus originales : humour, malice, sarcasme parfois, don à filer la métaphore satirique, toutes qualités dont elle use pour épingler, voire ridiculiser les travers de ses personnages ou de certains corps de métier. Il n'en demeure pas moins que pour apprécier à sa juste valeur ces aptitudes encore en gestation, il faut se plonger dans son journal intime et ses correspondances privées. Car Edouard Tallichet (1825-1911), l'éditeur responsable de la renommée *Bibliothèque Universelle*⁴ dont dépendra sa carrière durant plus d'une décennie, a la main lourde et fait subir à ses récits le tranchant de corrections répétées, qui en émoussent jusqu'à les faire disparaître les traits les plus incisifs⁵. Il faut dire aussi que ce prude et sévère homme de lettres, ultraconservateur même aux yeux de ses collègues politiques, est bien placé pour connaître les limites à ne pas dépasser, sauf à remettre en question l'existence même de sa revue. Car non seulement les élites conservatrices protestantes ont en main les journaux qui comptent, mais elles recrutent dans leur rang les chroniqueurs littéraires et artistiques les plus prestigieux du moment. Si bien que l'on peut sans grand risque affirmer que dans l'espace étroit de la Suisse romande, ces mêmes élites font loi en matière de culture⁶.

En outre, hormis les sensibilités locales que pourrait blesser la plume acérée de T. Combe, il était impensable qu'une femme s'illustre par des aptitudes considérées comme viriles par définition, car perçues comme antagoniques aux qualités de bienséance, de douceur, d'amabilité, de prudence, d'humilité aussi, attribuées au sexe dit faible. Cette loi du genre se constate d'ailleurs également dans le domaine des arts plastiques, où il faut attendre la deuxième moitié du XXe siècle pour voir des femmes se saisir de la caricature comme moyen d'expression publique. Certes, la jeune nouvelliste et romancière a pris la précaution de se doter d'un pseudonyme asexué. Mais Tallichet sait à qui il a affaire, comme il présume, avec raison, que le voile ne tardera pas à se lever sur l'identité de cette auteure prometteuse. Quant à T. Combe, elle tentera de discuter, de contourner l'obstacle à sa façon, bataillera jusqu'à un certain point quelques fois. Mais plusieurs refus d'imprimer auront peu à peu raison de sa patience, puis de sa soumission envers celui qui détient la haute main sur tous ses écrits.

Dès 1886 en effet, alors qu'elle vient d'abandonner son métier d'institutrice pour se consacrer entièrement à l'écriture⁷, T. Combe envisage de prendre ses distances, de se donner de l'air et de tenter sa chance à Paris, où elle espère trouver des éditeurs plus ouverts à l'originalité de sa plume. Toutefois, elle s'en rendra vite compte, une femme d'origine modeste, qui plus est célibataire et sans autres ressources que deux ou trois adresses en poche n'a aucune chance de décrocher un contrat. Et ce d'autant que, ignorante des codes et des usages en vigueur dans la bonne société, parisienne en l'occurrence, elle met parfois le pied... là où il serait même risqué d'y glisser le seul petit doigt. Désappointée, elle revient au pays, reprend sa collaboration à la *Bibliothèque Universelle* et continue d'accepter, la mort dans l'âme, les coups de crayon de M. Tallichet.

De son court séjour dans la capitale française, T. Combe a pourtant gardé un espoir, celui de forcer le destin en épousant Henri Jaccottet (1856-1904), le descendant d'une bonne famille neuchâteloise, juriste et homme de lettres installé à Paris où il a ses entrées dans le monde de la presse et de l'édition. Certes, en cette circonstance comme dans d'autres dont on parlera plus loin, il n'est pas question de prétendre que son seul souci soit de « grimper dans l'échelle sociale ». Et loin de

moi l'idée de ne pas prendre au sérieux les sentiments qui l'agitent à ce moment, plein de « sublime naïveté⁸ », comme en témoigne longuement son journal intime. Mais n'oublions pas que T. Combe atteint les trente et un ans - dernier délai pour penser mariage quand on est femme à cette époque - ; qu'elle connaît les limites imposées à sa plume par une constante insécurité financière alors qu'elle désire ardemment progresser et donc bénéficier d'échanges intellectuels et culturels qui favorisent, au quotidien, l'épanouissement de ses talents.

Il n'est dans ce sens ni étonnant ni condamnable, si l'inclination amoureuse de cette fille d'artisans-ouvriers converge avec le désir de sortir de sa condition sociale. D'autant que, complètement essoufflée, elle sent son imaginaire s'épuiser, son style se relâcher et ses dons perdre peu à peu de leur substance. Par contre, malgré la confusion qui l'habite à ce moment, T. Combe fait preuve d'une conscience aiguë des hiérarchies et des barrières entre les classes, comme le révèlent ces extraits de son journal intime :

Début d'une passion basée sur la jouissance intellectuelle pour un homme qui appartient à « la classe supérieure » [...]. Je ne suis pas digne de lui, c'est certain. [...]. Je n'ai point ce qu'il faut pour lui plaire ; tout nous sépare, la distance matérielle, la différence des milieux où nous avons été élevés, ses habitudes, ma pauvreté, mes devoirs. [...]. Il me trouve intelligente, mais on n'aime pas une femme pour son intelligence. [...]. L'illusion, avec le désappointement qui la suit, serait le comble de l'humiliation. [...]. Oui, un abîme, je l'ai trop bien entrevu hier. Nous ne sommes pas de la même classe. Il appartient à la fraction cultivée ; moi je suis peuple. Ce n'est pas que j'en rougisse [...], mais on n'est pas une unité isolée, on fait partie d'un groupe, et son groupe n'est pas le mien⁹.

Quant à Henri Jaccottet, quel que soit son penchant, il ne commettra pas de mésalliance puisqu'il épouse finalement sa propre cousine, Rose Jaccottet. Peu après l'annonce de la nouvelle, T. Combe la commente en ces termes : « Il m'a été impossible d'inscrire ici, à sa date, la fin d'une longue espérance, d'une longue illusion [...]. Ma jeunesse finit ici¹⁰... »

Et par cet épisode, en effet, se clôt l'oeuvre de la première T. Combe, la bouillante auteure de récits régionalistes, appréciée bien au-delà des frontières helvétiques pour sa plume habile à mettre en scène les us et coutumes de ses contemporains¹¹. Désormais, pour des raisons sur lesquelles on reviendra plus loin, elle met son énergie créatrice au service de la moralisation du petit peuple, de la jeunesse et surtout des femmes. Or ce domaine de la littérature, destiné à éduquer tout en divertissant, se doit de proposer des histoires simples voire schématiques, au fil conducteur évident et traversé par des situations et des personnages assez stéréotypés pour mener à un dénouement moral des plus limpides. Ou, pour le dire autrement, des récits qui se donnent à lire comme l'opposé des romans qui réjouissaient T. Combe dans sa jeunesse, et auxquels elle avait tant espéré ajouter sa contribution.

On comprend mieux, dès lors, pourquoi en ce jour de janvier 1908, cette auteure retranchée dans le bien-pensant parle de « torrent encore emprisonné ». Mais comment expliquer ce tournant, et en a-t-elle tiré quelque bénéfice ?

Les échelons pervers d'une étonnante ascension sociale

Lorsque, fatiguée et exaspérée, T. Combe cherche désespérément une alternative à la tutelle d'Edouard Tallichet, le climat social et politique prend une nouvelle tournure. On est à l'aube des années 1890, et la longue dépression économique mondiale, puis les restructurations financières et la mise en place de nouveaux modes de production ont tout particulièrement fragilisé les classes moyennes - support de l'ordre social, disait-on hier comme aujourd'hui. Malmené, le monde ouvrier s'organise et multiplie les actions de grève¹², en même temps qu'émergent les premières revendications féministes à faire parler d'elles dans l'espace public helvétique¹³.

Inquiètes, les élites conservatrices moralisent la situation, en usant de tous les canaux à leur disposition. De sorte que ladite « question sociale » n'est plus seulement le leitmotiv des discours politiques, mais fait l'objet d'une intense propagande culturelle et religieuse. Aussi la « mauvaise littérature », dont les romans-feuilletons venus de l'étranger et que lisent surtout les femmes et les jeunes filles, affirme-t-on, est-elle montrée d'un doigt accusateur. Et plus que jamais, l'on prône une littérature autochtone qui diffuse non seulement les valeurs chrétiennes, mais qui éduque le petit peuple, la jeunesse et par-dessus tout la gent féminine à respecter l'ordre établi et les fonctions qui leur sont dévolues. Ajoutons encore que ces mêmes élites, outre qu'elles sont à la tête de moult associations philanthropiques, ont entrepris de diffuser un bulletin des « bonnes lectures » à l'intention des bibliothécaires, des paroisses et de toutes les institutions, organisations ou personnes détentrices d'une quelconque influence en matière d'éducation morale¹⁴. Se tisse ainsi un maillage très serré entre des réseaux associatifs et institutionnels, prêts à mettre au pilori tout écart à ce programme d'édification « populaire ».

Quant aux éditeurs, fort de cette incitation, confiant dans la reprise des affaires et l'essor de leur lectorat grâce aux progrès accomplis dans l'instruction, ils développent dans ce sens des collections d'ouvrages ou de brochures à prix modiques¹⁵. Comme ils profitent de lancer quantité de périodiques illustrés pour la jeunesse ou la famille parfois fort séduisants, tel le *Foyer domestique* publié dès 1888 par les éditions neuchâteloises Attinger¹⁶. En outre, coïncidence à interroger puisque prix modestes signifient aussi abaissement des coûts de production, les hommes du livre et de la presse font appels aux plumes féminines, plus aptes par nature, prétendent-ils, à répondre aux attentes du public visé¹⁷.

Si bien que T. Combe, une des rares femmes parvenue à s'introduire dans l'espace littéraire romand avant cette période, se retrouve bientôt en compagnie de maintes consoeurs qui, bien souvent, acceptent de travailler sur commande et pour des salaires dérisoires¹⁸. A quelque nuance près, il en est ainsi pour Fanny Guillermet, Louise Hautesource, Louisa Dupont et Lucie Achard du canton de Genève, pour Loris Averil, Roger Dombrea et Denise Mon du canton Neuchâtel, pour Marie Cassabois, Marie Dutoit et Maximilienne Nossek du canton de Vaud, dont les noms et les oeuvres sont depuis longtemps tombés dans l'oubli. Et pour tant d'autres candidates à la plume qui, à leur instar, ont débuté dans la carrière des lettres à la fin du XIXe siècle.

Précisons ici, mais en incise seulement, que sur seize écrivaines et journalistes publiant régulièrement en Suisse romande autour de 1900, treize sont célibataires et le resteront. Issues pour l'essentiel des classes moyennes instruites mais le plus souvent en difficulté financière, toutes ces femmes auteurs partagent donc un sort commun auquel, mis à part le célibat, T. Combe échappe grâce à la notoriété acquise auparavant. Car forte de ses expériences et de son audience populaire, l'ancienne institutrice du Locle réussit à faire éditer ses propres collections de brochures bien-pensantes, monnaie correctement les articles de toute nature qu'elle publie dans la presse, entre autres dans la prestigieuse et conservatrice Gazette de Lausanne¹⁹. Sans oublier d'arrondir sa bourse par l'envoi à la Bibliothèque Universelle de quelques copies, comme elle nomme maintenant les récits soumis à M. Tallichet. Il faut dire aussi que ce dernier, constatant que son auteure à succès prend le large, tente de l'amarrer à son bateau en doublant - bien tardivement - le montant de ses honoraires²⁰ !

En revanche, si T. Combe se soustrait ainsi aux procédés utilisés envers celles que les éditeurs considèrent comme une simple main-d'oeuvre - un prolétariat intellectuel féminin somme toute -, elle n'échappera pas à la dépréciation du statut de la femme de lettres. Car la littérature pour la jeunesse ou à visée pédagogique, considérée comme un domaine mineur, marque les gens qui la pratiquent en priorité du sceau indélébile d'écrivain de seconde zone. Une discrimination qui s'aggrave à partir du moment où les femmes en sont déclarées les principales ambassadrices, et les couches modestes de la population le public-cible.

Il n'en demeure pas moins que le tournant littéraire opéré par T. Combe lui permet de tisser des réseaux de relations où comptent les meilleures familles neuchâteloises. Invitée de plus en plus souvent à leur table ou dans leur salon, elle les côtoie régulièrement dans des activités philanthropiques ou éducatives, qui occupent désormais une grande part de son temps et de son énergie. Une évolution qui s'accroît après le décès de ses parents survenus en 1893, période où malade et déprimée, elle accepte durant plusieurs années l'hospitalité de Mme Cécile Jürgensen, la pieuse et riche veuve qui règne sur le grand et beau domaine du Châtelard, sis sur les hauts du Locle.

Ainsi s'éloignent les perspectives de « grande littérature »... T. Combe se reproche même de perdre son temps à lire des romans, alors que prend forme et s'imposera bientôt le désir impérieux de créer de toutes pièces le cadre dont l'ont privé ses origines sociales, puis son échec au « beau mariage ». Une détermination qui se concrétisera en 1904 par l'achat de terrains jouxtant le Châtelard, puis la construction d'une vaste bâtisse, et finalement l'accès au statut bourgeois de propriétaire de La Capucine : une demeure Heimatstil pleine de charme, où cette auteure presque quinquagénaire peut désormais accueillir, dans la dignité et le respect d'autrui, les personnalités cultivées dont elle avait tant recherché la compagnie.

Et c'est bien dans cette spectaculaire ascension sociale que réside la contrepartie de l'abandon des ambitions littéraires de la première T. Combe. Avec un regard plus lucide mais non moins nostalgique qu'en 1908, elle reviendra plus tard sur le prix payé pour ce renoncement :

On s'est rué sur ces petites histoires de la vie réelle, on les a lues, surtout

on les a fait lire dans un but de correction morale, on les a traduites en 10 langues [...]. Je suis certainement la sermonneuse malgré soi. [...]. Mon malheur est d'avoir été écartée par les circonstances des milieux littéraires français et d'avoir été projetée dans les pacages populaires romands. [...]. J'en suis probablement la moins fervente admiratrice, car je sais mieux que qui que ce soit ce que le genre T. Combe, prêcheuse et moralisatrice, représente de lacunes dans ma vie, de barrières et de limitations à ma destinée. J'aurai dû m'épanouir tout autrement²¹...

Des idéaux romanesques aux dures réalités matérielles

Il y a décidément de l'Emma Bovary chez T. Combe, qui saute sans parachute du ciel des idéaux romanesques au monde des réalités sociales et matérielles. Une tendance qui pointe souvent le nez dans la construction de ses récits, qui est sous-jacente à son idylle avec Henri Jaccottet, puis éclate dans la manière dont elle imagine le financement de La Capucine et de tout ce qui en fera une demeure au confort le plus moderne : électricité, téléphone, chauffage central, salles de bains, sonnette de service dans chacune des vingt pièces qui la composent, etc. Il n'est pas jusqu'aux ustensiles du quotidien ménager, en passant par les meubles, les tissus, les tableaux, les lampes et autres objets de décoration qui échappent à une soigneuse sélection de la part de T. Combe. Sans regarder à la dépense semble-t-il, elle passe commande à l'étranger pour partie, et achète l'essentiel au prestigieux Bazar Schintz de Neuchâtel. Avec au bilan un investissement total de près d'un million de francs suisses actuels, terrains, pavillon de jardin et bâtisse inclus.

Or selon mes calculs, encore aléatoires il est vrai, T. Combe n'avait en mains propres que l'équivalent de quelque cinquante mille francs suisses actuels²² ! Ce qui expliquerait l'incroyable montage financier mis en oeuvre pour combler l'écart, et dans lequel s'engouffreront par étapes successives de fortes sommes prêtées par quelques ami(e)s ou relations. Que T. Combe par ailleurs se garde bien d'informer sur l'usage précis qu'elle en fait, c'est-à-dire les déposer en tant que garantie d'une hypothèque de second rang contractée auprès de la Banque cantonale neuchâteloise²³.

Dangereux pour ses ami(e)s bailleurs de fonds (dont l'un, grand bourgeois inscrit au Parti socialiste y perdra vraisemblablement des plumes), ce bricolage à la limite de la déloyauté, voire de l'illégalité, s'avérera catastrophique. Une quinzaine d'années plus tard, en effet, T. Combe a l'occasion de mesurer les inconvénients de son imaginaire trop fertile, car imbriqué cette fois-ci dans des logiques matérielles qu'elle ne maîtrise plus. Certes, elle ne sera pas condamnée à subir le sort réservé par Flaubert à son héroïne. Mais au lendemain de la Première guerre mondiale, à court de liquidités, ses ami(e)s requièrent instamment le remboursement de leurs prêts²⁴. Incapable de faire face, en butte à un procès et malade d'angoisse, T. Combe parvient à calmer le jeu grâce à l'intervention d'un député du Parti socialiste. Un parti auquel, il faut le mentionner sans pour autant y voir une intentionnalité précise, elle avait adhéré en 1913, juste après que le Locle et la Chaux-de-Fonds (chefs-lieux horlogers des Montagnes neuchâteloises) soient passées aux mains de la gauche.

Privée d'une partie de sa demeure dont un étage a été mis en location, de certains

meubles, tableaux ou autres objets de valeur vendus à des particuliers, T. Combe entame encore une autre étape de sa vie, mais toujours rythmée par le souci pressant du pain quotidien. Voit ainsi le jour *Notre samedi soir*, sa petite feuille de chou comme elle la nomme, où elle rédige chaque semaine des articles d'actualité bien informés, critique la politique de certains membres du gouvernement, incite avec drôlerie les épouses à user de ruses pour contrer la domination de leur conjoint et, sous d'autres pseudonymes, se fait même auteure de romans policiers.

Sa plume a repris de la verve, s'exprime avec plus de liberté aussi, et c'est encore un autre visage de T. Combe que l'on découvre au fil des pages : celui d'une journaliste indépendante, frondeuse parfois, compétente toujours, bref d'une femme de lettres certes « convenable », mais que la jeune Adèle Huguenin n'aurait sans doute pas vouée aux gémonies.

Une femme avec un gros caillou dans la chaussure

Afin de conclure ce bref et un peu brusque dépoussiérage de l'image convenue d'une T. Combe tout d'un bloc, évoquons encore rapidement quelques éléments de l'idéologie au fondement de son parcours. Il s'agit de l'idéologie libérale, dont elle a intégré les valeurs dès l'enfance probablement. Pour en saisir les contours, il suffit de lire *Tim Boum et Tata Boum*, ce rocambolesque récit pour la jeunesse, tout récemment réédité. Commentant, par la voix du narrateur, les tours de passe-passe accomplis par deux enfants pour échapper à leur misérable destin, T. Combe écrit :

[...] ils possédaient l'esprit d'initiative qui fait que non seulement on perçoit l'occasion, mais qu'on la saisit. Le succès appartient aux énergiques, aux hardis, aux persévérants, aux laborieux. On part avec un peu d'appui, peu d'argent, peu de santé même quelque fois ; et l'on parvient plus haut et plus loin que ceux qui semblaient avoir tous les atouts dans leur jeu²⁵.

Publié pour la première fois en 1911, ce conte où les fées s'appellent « Initiative », « Energie », « Labeur » et « Persévérance », les ingrédients du succès « sens de l'occasion » à saisir et « appui » de quelques relations bienveillantes, se fait le reflet presque sans masque à la fois des principes constitutifs de l'idéologie libérale et des représentations qui ont guidé T. Combe tout au long de sa vie. Avec un brin de malice, on peut même avancer que, jusque dans la façon dont les deux petits héros font fi de la loi pour échapper à la tutelle de l'assistance publique, le récit des aventures de *Tim Boum et Tata Boum* transpose les étapes qui ont mené notre téméraire auteure à se doter d'une « maison à soi ». Ce foyer que ni son énergie ni son labeur acharné, pas plus que son esprit d'initiative, n'avaient pu à eux seuls lui procurer.


Même le point aveugle de cette vision du monde, dont les effets mènent T. Combe à se percevoir à l'aune de l'homme d'action, et par conséquent à ne pas interroger sérieusement la condition des femmes et les hiérarchies entre les sexes, éclate dans le sort réservé à la jeune Tata Boum. Car à aucun moment, son récit ne livre la formule magique qui convaincra cette courageuse et inventive adolescente à sauter, sans parachute, dans le monde en tablier... des fées du logis ! Cette non-conscience de genre - qui traverse à la fois la vie et les oeuvres de T. Combe - sera bientôt l'objet de toute mon attention. Car il s'agit non seulement d'une


caractéristique présente chez maintes femmes ayant mené carrière, mais d'une facette de sa personnalité qui en fait une figure attachante, émouvante aussi : une femme avec un gros caillou dans la chaussure, en quelque sorte, qui boite et qui boite, à en être sans cesse écorchée.


En matière d'attaches et d'émotions, d'ailleurs, je n'ai pas fini d'en découdre avec cette auteure imprévisible. Car il y a plusieurs années déjà, elle m'a tendu un formidable croche-pied, refilé post-mortem une monumentale énigme de plus de trois mille pages manuscrites à histoires emboîtées, dont je suis loin d'avoir démêlé les fils, épuisé tous les mystères. Une histoire à dormir debout, qui m'a poussée dans une folle aventure où j'ai embarqué mon directeur de thèse, l'un de ses collègues, une jeune historienne et le Fonds suisse de la recherche scientifique. Sans oublier un éminent professeur de l'Institut de Police scientifique de l'Université de Lausanne, appelé à la rescousse pour tenter, mais en vain, de dissiper les ténèbres²⁶.


Dans ce sens, si T. Combe n'a pu réaliser la grande oeuvre dont elle rêvait jeune fille, sa vie est un roman plein de surprises, de contradictions voire de paradoxes, dont je ne me lasse pas de tourner les pages. Quant à savoir s'il convient de passer par Flaubert plutôt que par Balzac, ou peut-être par les deux pour en faire une lecture pertinente, c'est une question à laquelle, là non plus, je n'ai pas encore de réponse...


Notes


¹  *Journal intime de T. Combe*, 11 janvier 1908, Fonds T. Combe, sans cote, Bibliothèque de la Ville du Locle. Longtemps restés en vrac sur des rayons et dans des cartons dispersés dans le grenier de cette institution, les milliers de documents laissés par T. Combe (cahiers scolaires, journal intime, agendas, correspondances familiales, amicales ou professionnelles, pièces comptables, coupures de presse, albums de photographies, etc.) sont aujourd'hui recensés et classés pour l'essentiel.


²  Caroline Calame, « "Une écrivaine engagée. T. Combe (1856-1933)" », *Nouvelle Revue neuchâteloise*, p. 91-92, 2006 (Catalogue richement illustré de l'Exposition aux Moulins souterrains du Locle, publié à l'occasion du 150e anniversaire de la naissance de T. Combe).

³  Suzy Doleyres, *Il est grand temps de rallumer les étoiles*, Vevey : Editions de l'Aire, 2003.


⁴  Cf. François Vallotton, "La *Bibliothèque universelle*, un bastion de l'arrière-garde à l'aube du 20e siècle", in Suzanne Friede herausgegeben von Ulrich Molk, *Europäische Kulturzeitschriften um 1900 als Medien transnationaler und transdisziplinärer Wahrnehmung*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 2006, pp. 113-125. Pour une approche plus générale, cf. Yves Bridel et Roger Francillon (dirs.), *La « , Lausanne, Payot, 1998.*


 Cf. Monique Pavillon, "T. Combe, un écrivain populaire ? 1889-1905 : Histoire d'un tournant dans l'oeuvre littéraire de T. Combe ou du plaisir de conter au devoir de "combattre l'esthétisme et la décadence"", *Littérature populaire - Peuple et littérature, Etudes et mémoires de la section d'histoire publiés sous la dir. du Prof. Hans Ulrich Jost*, t. 9, 1989, pp. 107-131.


⁶  Sur le climat culturel dans la Suisse romande de l'époque, cf. François Vallotton, *L'Édition romande et ses acteurs 1850-1920*, Genève, Slatkine, 2001.


⁷  Sur les possibilités de carrière entre une femme (ici T. Combe) et un homme issu du même milieu et pratiquant en début de carrière le même métier, cf. Malik Mazbouri et Monique Pavillon, « "La dot et l'hypothèque. Etude comparative de deux cours biographiques dans leurs enjeux de classe et de genre" », *Traverse*, 1995/2, pp. 78-96 ; repris in *Sextant*, 1998/10, pp. 27-46.


⁸  L'expression est de Caroline Calame, *op. cit.*, p. 40.


⁹  *Journal intime de T. Combe, 20 juin-10 août 1887*, Fonds T. Combe, sans cote, Bibliothèque de la Ville du Locle.


¹⁰  *Ibid.*, 19 avril 1890.












¹¹  Outre que la Bibliothèque Universelle recrute des abonnés francophones ou francophiles dans plusieurs pays d'Europe et jusqu'aux États-Unis, les récits de T. Combe paraissent ensuite sous forme d'ouvrages chez des éditeurs romands, et la plupart de ses nouvelles font l'objet de traductions en allemand, italien, anglais, suédois, néerlandais, etc.

¹²  Cf. Erich Gruner (Hg.), *Arbeitschaft und Wirtschaft in der Schweiz 1880-1914. Soziale Lage, Organisation und Kämpfe von Arbeitern und Unternehmern, politische Organisation und Sozialpolitik, Band II/2*, Zurich, Chronos, 1988, pp. 837-882.

¹³  Cf. Monique Pavillon et François Vallotton, "Des femmes dans l'espace public helvétique 1870-1914", in Monique Pavillon et François Vallotton (dirs.), *Lieux de femmes dans l'espace public 1800-1930, Histoire et société contemporaines*, t. 13, Lausanne, Université de Lausanne, 1992, pp. 8-22.

¹⁴  Au sujet du fonctionnement de ces réseaux associatifs et de leurs effets sur les femmes auteurs, cf. Monique Pavillon (avec la collaboration de Céline Schoeni), « "Femmes de lettres, femmes engagées ? Ecrivaines, journalistes et réseaux associatifs au tournant du XXe siècle" », *Les Annuelles/10, Revue de la Section d'histoire de l'Université de Lausanne*, éditions Antipodes, 2007, pp. 281-301.

¹⁵  Pour en savoir plus sur le champ éditorial romand, cf. François Vallotton, *L'édition romande et ses acteurs...*, *op.cit.*

- ¹⁶  Cf. Monique Pavillon et François Vallotton, « "Le Foyer Domestique. Journal pour la famille 1888-1905 : Stratégies éditoriales, enjeux sociaux et politiques des genres" », *Les Annuelles/4*, 1993, pp. 46-70.
- ¹⁷  On trouvera une analyse plus approfondie sur les comportements des éditeurs et leurs conséquences sur la vie des femmes auteurs in Monique Pavillon (avec la collaboration de Véronique Czáká), « "Vivre de sa plume, une affaire de genre ? A propos du statut et des revenus des écrivaines et journalistes à l'aube du XXe siècle" », *Les Annuelles/10*, 2007, pp. 235-279.
- ¹⁸  Au sujet de la présence des femmes dans le champ littéraire romand, cf. François Vallotton, « "Femmes de plume et hommes de poids. Réflexions sur l'émergence des femmes dans le champ éditorial romand (1850-1930)" », *Les Annuelles/10*, 2007, pp. 217-233.
- ¹⁹  Sur ce quotidien en main des Libéraux-conservateurs romands, cf. Alain Clavien, "Histoire de la « Gazette de Lausanne" ». *Le temps du colonel 1874-1917*, Vevey : Editions de l'Aire, 1997.
- ²⁰  Cf. Monique Pavillon (avec la collaboration de Véronique Czáká), *op. cit.*, pp. 240-242.
- ²¹  Lettre de T. Combe à une personne non identifiée, publiée in *L'Almanach Ouvrier*, 1934, pp. 8-9.
- ²²  Les estimations chiffrées résultent de recoupements non-exhaustifs entre des documents de différentes natures contenus dans le Fonds T. Combe.
- ²³  Les embrouilles de ce montage financier sont mises en perspective in Caroline Calame, *op. cit.*, pp. 79-81.
- ²⁴  Dans un premier temps, T. Combe pense rentabiliser sa vaste maison en accueillant des personnes étrangères désireuses de se reposer et d'apprendre le français. Pour des raisons encore peu claires, *La Capucine* changera assez vite de destination pour devenir un lieu de « vacances coopératives » destiné aux petits revenus, mais dont T. Combe restera la seule maîtresse à bord ; cf. Caroline Calame, *op. cit.*, p. 81.
- ²⁵  T. Combe, Tim Boum et Tata Boum, avec une postface de Caroline Calame et des illustrations de Sunila Sen-Guptal, Neuchâtel, Nouvelle Revue neuchâteloise, 2006, pp. 82-83 (1ère édition 1911).
- ²⁶  C'est par hasard, en fouillant dans les archives encore dispersées de T. Combe, que j'ai découvert sept cahiers qui se donnent à lire comme les journaux intimes de trois personnes différentes mais aux destins liés. En l'état, tous les indices et

vérifications d'usage laissaient penser qu'il s'agissait de documents « authentiques » et, par moult aspects, des plus intéressants pour faire l'objet d'une étude approfondie. Il fallut attendre que la Bibliothèque de la Ville du Locle soit à même de faire recenser et trier les archives de T. Combe, pour constater la présence de plus d'une vingtaine d'autres cahiers de nature identique, faisant suite ou précédant le premier lot. Du même coup, leur lecture filée a ouvert le champ des suspicions, puis de la certitude d'avoir affaire à des journaux intimes fictionnels - auxquels la plume de T. Combe n'est sans nul doute pas étrangère... La présentation de ce corpus, ainsi que la transcription intégrale et annotée de quatre cahiers du soi-disant journal intime (1868-1874) d'un adolescent frappé d'un grave handicap physique seront disponibles dès la fin 2007 sur le site (en construction) <http://home.citycable.ch/pavillon> (rubrique: Infirmité et Médecine au XIXe siècle).